

INVASION 1914
Du Plan Schlieffen à la
Bataille de la Marne

Ian Senior

Chapitre 7 : La retraite continue

30 août : Les Britanniques menacent de se retirer de la ligne

En raison d'une erreur de transmission, l'ordre de retraite de Joffre n'est parvenu au quartier général de Lanrezac que vers 7h00, heure à laquelle les tirs avaient déjà repris. Malgré cela, ils ont pu effectuer un repli ordonné grâce à la bravoure de la 38e division (nord-africaine), qui a empêché les Allemands de traverser la Basse-Oise jusqu'en fin d'après-midi. En conséquence, à la tombée de la nuit, l'armée était en sécurité derrière la rivière Serre, prête à continuer le lendemain vers l'Aisne. De même, le IIe corps britannique et le IIIe corps nouvellement formé atteignirent l'Aisne comme prévu, mais le 1er corps termina la journée au nord de la rivière après avoir progressé lentement à travers le terrain densément boisé, entrecoupé de nombreuses vallées escarpées. Malgré cela, ils étaient encore à environ une journée de marche en avant de l'aile gauche de Lanrezac et séparés de celle-ci par un écart de plus de 12 milles.

Aux premières heures du matin, Lanrezac envoya Spears et le commandant Duruy en mission urgente au QG pour demander à Sir John French de retarder sa retraite afin que la 5e armée puisse les rattraper. Après une course ébouriffante à une vitesse fulgurante le long de la vallée de l'Aisne, ils sont arrivés à Compiègne juste au lever de l'aube et ont été immédiatement introduits pour voir French et Murray. Après que Spears ait été interrogé sur les combats de la veille, Duruy décrivit la situation difficile de la 5e armée et transmet la demande de Lanrezac. Bien que les Anglais refusent de s'engager, lorsque Spears et Duruy arrivent à Laon quelques heures plus tard, on leur dit que leur voyage n'a pas été vain puisque GQG a reçu un télégramme d'Huguet contenant de bonnes nouvelles :

« Le maréchal French vient de donner l'ordre d'arrêter le mouvement rétrograde de son armée. En ce qui concerne la colonne orientale, le 1er corps doit, par ses arrière-gardes, maintenir le contact avec la gauche de la 5e armée à La Fère. Le gros de la troupe doit s'arrêter dès que l'ordre lui parvient, et en tout cas ne pas aller au-delà de Coucy-le-Château. A l'ouest, les 3ème, 4ème et 5ème divisions doivent pour l'instant rester à moins de dix kilomètres de l'Oise. Il n'est pas possible d'espérer que ces trois divisions pourront participer à l'action générale, mais je pense que je peux obtenir que les 1ère et 2ème divisions [c'est-à-dire le 1er corps] recevront un peu plus tard l'ordre de faire demi-tour et d'attaquer. Il est important à cet égard que tout tournant positif dans la situation soit immédiatement porté à l'attention du maréchal afin que le maréchal puisse être informé immédiatement. »

Joffre envoya immédiatement à French un message de remerciement dans lequel il suggérait que tout soit fait pour retarder l'avance allemande jusqu'à ce que le moment soit venu pour la contre-offensive. Maintenant que cette petite difficulté était écartée, il décida de visiter le quartier général des 3e et 4e armées pour voir comment les affaires progressaient au centre. Arrivé tout d'abord au quartier général de la 3e armée, il arriva à la conclusion de son entretien avec le commandant de l'armée, le général Ruffy, que les récentes rumeurs sur son insuffisance étaient vraies et le limogea sur-le-champ, lui ordonnant de passer le commandement au général Sarraill. Il se rendit ensuite au quartier général de la 4e armée où il constata que son commandant dynamique, le général de Langle, avait non seulement la situation bien sous contrôle, mais qu'il était désireux de passer à l'offensive dès que possible. Impressionné par son enthousiasme, Joffre donne l'autorisation d'une action limitée en conjonction avec l'aile gauche de la 3e armée afin d'alléger la pression sur le détachement de Foch. Lorsqu'il rentre à Vitry-le-François en fin d'après-midi, cependant, il constate

que de mauvaises nouvelles l'attendent ; Sir John French avait changé d'avis sur le fait de retarder sa retraite et, pire encore, avait décidé de retirer son armée de la ligne pour laisser le temps à de nouvelles recrues d'arriver d'Angleterre. Le message se lisait comme suit :

« Le colonel Huguet vient de m'expliquer votre nouveau projet de retraite. Je pense qu'il est très nécessaire de vous faire comprendre que l'armée britannique ne peut en aucun cas prendre position en première ligne pendant au moins dix jours. J'ai besoin d'hommes et de canons pour faire de bonnes pertes qui n'ont pas été correctement estimées en raison de la retraite continuelle derrière les arrière-gardes combattantes. Vous comprendrez ainsi que je ne puis répondre à vos souhaits de combler le vide entre la cinquième et la sixième armée, à savoir la ligne Compiègne-Soissons. »

C'était une nouvelle épouvantable. Cela ouvrirait un fossé de près de 20 miles entre la 5e et la 6e armée, ferait échouer les plans de contre-attaque et perturberait les lignes de communication de la 6e armée. Ce matin-là seulement, il avait proposé de retarder sa retraite et, si nécessaire, d'attaquer avec le 1er corps ; Maintenant, cependant, il avait l'intention de retirer toute son armée de la ligne pour la radoubler. Ce revirement soudain a peut-être été provoqué par la suggestion de Joffre qu'il pourrait être nécessaire d'infliger à l'ennemi une sévère leçon comme celle donnée hier. De l'avis de French, mener une action d'arrière-garde occasionnelle était une chose (d'où son offre pour le 1er corps de faire demi-tour et d'attaquer), mais monter une contre-attaque à l'échelle de la bataille de la veille. D'après ce qu'il avait vu de ses troupes en route vers son nouveau quartier général à Compiègne, et d'après des preuves anecdotiques, il croyait fermement que le IIe corps n'était pas en état de combattre, et encore moins de prendre part à une autre bataille à grande échelle. Bien des années plus tard, cette expérience était encore fraîche dans sa mémoire. « C'était affligeant, en effet, de voir certains bataillons que j'avais vus près de Mons seulement trois ou quatre jours plus tôt dans toute leur gloire et leur force fraîches, maintenant réduits à une poignée d'hommes et deux ou trois officiers. » Deuxièmement, comme il l'a clairement indiqué dans une lettre qu'il a écrite à Lord Kitchener à l'époque, il ne croyait plus que le haut commandement français avait ce qu'il fallait pour gagner la campagne :

« Je ne peux pas dire que je sois heureux dans les perspectives de la poursuite de la campagne en France. Ma confiance dans la capacité des chefs de l'armée française à mener à bien cette campagne s'estompe rapidement, et c'est la véritable raison pour laquelle j'ai pris la décision de faire reculer les forces britanniques si loin. »

Bien qu'il restât en bons termes avec Joffre (principalement en raison, il faut le dire, de la délicatesse de ce dernier), ses relations avec Lanrezac, qui avaient été mauvaises dès le début, s'étaient détériorées au point qu'ils ne se faisaient plus confiance. Selon lui, Lanrezac l'avait abandonné en battant en retraite sans avertissement le 23 août, alors que les Anglais avaient été confrontés à un ennemi supérieur à Mons et qu'il n'y avait aucune garantie qu'il ne le fasse à nouveau. C'était un risque qu'il n'était pas prêt à prendre, même si sortir de la ligne compromettrait la stratégie de Joffre. Au lieu de cela, une nouvelle base devrait être établie au Mans pour que l'armée puisse se reposer, se réorganiser et incorporer les conscrits de remplacement, qui devaient arriver très bientôt d'Angleterre.

Une fois de plus, la 1ère armée allemande n'a pas été en mesure de rattraper l'ennemi. Sur la gauche, il n'y avait aucun contact avec les Anglais et sur la droite, le IIe corps disait que les forces françaises qu'ils avaient battues de manière décisive la veille à Proyart étaient en train de s'enfuir © sauvagement vers le sud et le sud-ouest. En fin de matinée, un message radio arriva de Bülow annonçant une victoire et demandant à Kluck de se replier sur lui-même le lendemain afin de prendre les Français par le flanc alors qu'ils battraient en retraite :

« L'ennemi a été vaincu de manière décisive aujourd'hui. De fortes forces se replient vers La Fère... Afin d'exploiter pleinement ce succès, une roue de la 1ère armée est souhaitée en urgence contre La Fère-Laon, pivotant sur Chauny. La 17e division [qui lui avait été prêtée par Kluck] est ce soir sur la route Origny-Saint-Quentin. Merci de votre soutien. »

Kluck devait maintenant décider s'il devait faire basculer toute la 1ère armée vers l'intérieur le lendemain et ignorer les forces françaises dans les environs de Paris, ou continuer sur sa voie actuelle et peut-être gâcher une occasion en or de vaincre la 5e armée française. Après avoir pesé

tous les faits, il décida de coopérer avec Bülow, mais avec une modification importante ; au lieu d'avancer plein est vers la ligne La Fère-Laon, comme demandé, il avancerait dans la direction du sud-est et, après avoir traversé l'Oise au-dessous de La Fère, couperait la retraite de l'ennemi avant qu'il n'atteigne l'Aisne. À l'exception du IVe corps de réserve et du IIe corps, qui doivent couvrir le flanc droit, l'armée tournera à gauche, traversera l'Oise entre Chauny et Compiègne et avancera jusqu'à la ligne Coucy-le-Château-Bailly-Compiègne. Le corps de cavalerie de Marwitz reçut l'ordre d'avancer dans la direction générale de Soissons et d'agir contre les arrières français, tandis que le corps de cavalerie de Richthofen (qui était rattaché à la 2e armée) fut prié de s'emparer des ponts de l'Oise et de coopérer le lendemain en avançant à travers Noyon avant l'infanterie.

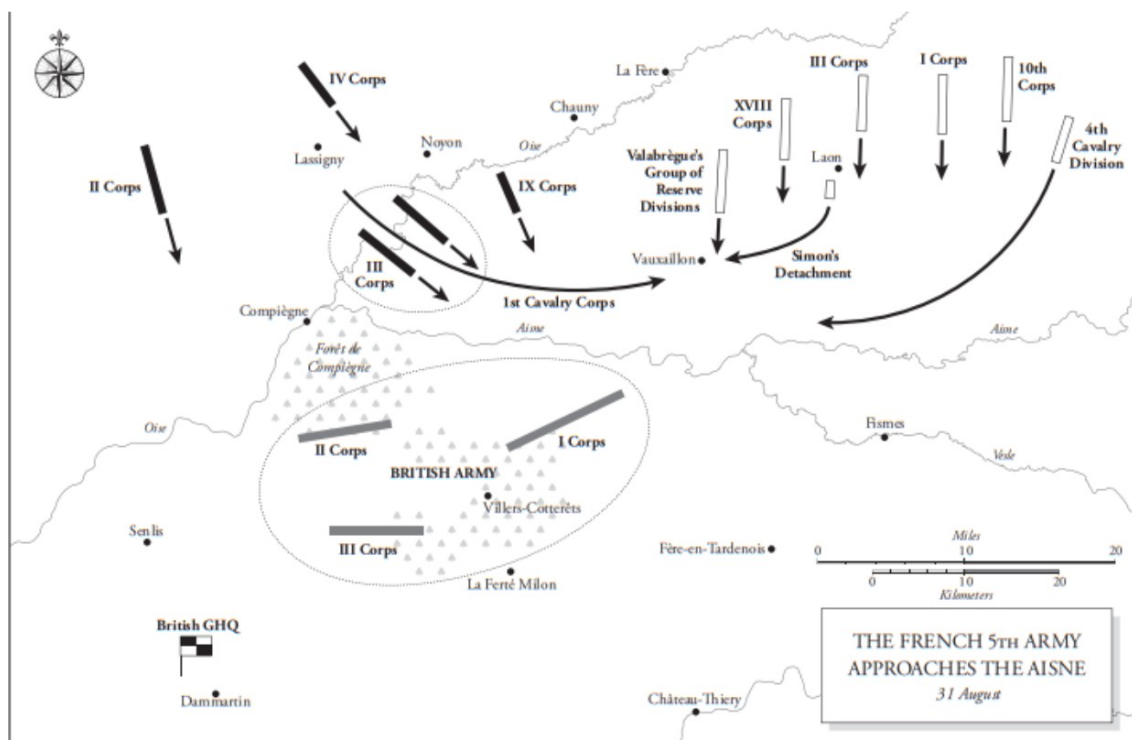
Au cours de la nuit précédente, l'état-major militaire du Kaiser s'était déplacé de Coblenze à Luxembourg. Le 30 à midi, Moltke et ses officiers supérieurs profitèrent de leur conférence habituelle de midi pour faire le point sur la situation générale sur les deux fronts. Partout où ils regardaient, les nouvelles étaient bonnes. À l'Est, la 8e armée avait vaincu de manière décisive les Russes à Tannenberg, même si la réserve de la garde et le XIe corps n'étaient pas encore arrivés ; à l'Ouest, les 1ère et 2ème armées avaient rapporté des victoires contre les Français sur le coude de la Somme et dans la bataille de Guise respectivement, et étaient à la poursuite rapide de l'ennemi. D'autre part, la 5e armée avait rencontré des difficultés en tentant de traverser la Meuse au nord de Verdun, et les armées de droite et du centre avaient du mal à rester en contact les unes avec les autres alors qu'elles marchaient vers le sud-ouest conformément à la directive du 27 août. Dans l'après-midi, alors que Moltke était aux prises avec ces problèmes, les opérateurs radio de l'OHL entendirent la demande de Bülow à Kluck pour que la 1ère armée se replie sur elle-même le lendemain matin. Dans la directive, Moltke avait émis l'hypothèse que le moment pourrait venir où il serait nécessaire pour les armées de droite de changer de cap du sud-ouest au sud, voire au sud-est, afin d'envelopper l'aile gauche de l'ennemi. À la lumière de la victoire de Bülow à Guise, ainsi que de la nécessité de soutenir la 5e armée alors qu'elle tentait de traverser la Meuse, Moltke décida que l'aile droite devait maintenant changer de direction. Pour peser de tout son poids à l'attaque de la 5e armée, la 4e armée s'inclinerait vers le sud-est, et les trois armées de droite se conformeraient à ce mouvement pour empêcher que des brèches ne s'ouvrent entre elles et en même temps pour envelopper l'aile gauche française. Ce qui avait été une manœuvre tactique à court terme de la part de Kluck avait été traduit par Moltke en un changement de stratégie. À 21h00, Kluck et Bülow ont été informés que leur projet de changement de direction avait été approuvé par lui.

« La Troisième Armée a filé vers le sud jusqu'à l'Aisne, attaque vers le sud via Rethel-Semuy et suivra une direction vers le sud. Les mouvements lancés par la Première et la Deuxième Armée répondent aux intentions de l'OHL. Coopérer avec la Troisième Armée. Aile gauche de la IIe armée dans la direction approximative de Reims. »

D'un seul coup, les instructions de marche de la directive du 27 août avaient été abandonnées ; désormais, les cinq armées qui formaient le grand mouvement de rotation dans le nord de la France ne se dirigeaient plus vers le sud-ouest, mais avaient tourné vers le sud, et dans le cas des 1ère et 2e armées, vers le sud-est, les emmenant loin de Paris. Ils faisaient le jeu de Joffre.

31 août : la 5e armée française
est presque coupée dans l'Aisne

À l'aube, la cavalerie de Richthofen traverse l'Oise en file indienne sur le pont suspendu de Bailly et se dirige vers le sud-est en direction de Soissons. En l'absence de combats, leur seul obstacle était le pays difficile et sans eau, la chaleur brûlante et les fers à cheval très minces qu'ils étaient incapables de remplacer. La nouvelle de leur mouvement parvint au quartier général de Lanrezac à 8h30 sous la forme d'un message radio intercepté de Kluck à Richthofen, qui lui demandait d'avancer vers Vauxaillon (6 milles au nord de Soissons), à peu près à mi-chemin entre l'Oise et l'Aisne et sur la ligne de retraite des divisions de réserve. Après les combats de Benay et de Cornet d'Or le 29, suivis de la retraite à travers un terrain très difficile, ces derniers sont dans un état extrêmement fragile et peuvent s'effondrer au moindre coup, laissant les Allemands se déplacer le long de la vallée de l'Aisne, détruisant les ponts et coupant le reste de l'armée. À côté d'eux, le XVIIIe corps ne s'était pas encore remis de l'attaque contre l'aile droite allemande le 29, et une tentative d'obtenir de l'aide des Britanniques échoua car leur quartier général se déplaçait vers un nouvel emplacement et était introuvable. Alors que Lanrezac et son état-major cherchaient désespérément des idées, le colonel Daydrein, chef d'état-major adjoint, fit remarquer que Vauxaillon se trouvait sur la ligne de chemin de fer Laon-Soissons et qu'il y avait plusieurs trains de ravitaillement vides à la gare de Laon qui pourraient être utilisés pour transporter des renforts vers la zone menacée. Saisissant cette idée, Lanrezac ordonna au IIIe corps de rassembler à la gare de Laon un détachement mixte composé de la 75e brigade (nord-africaine), d'un groupe d'artillerie et d'une troupe de cavalerie, sous le commandement du colonel Simon des Nord-Africains. Deuxièmement, il ordonna à la 4e division de cavalerie de se déplacer vers l'ouest le long de l'Aisne jusqu'à Soissons, d'où elle pourrait menacer le flanc de l'avance allemande. Troisièmement, Valabrègue reçut l'ordre de déplacer sa ligne de retraite plus à l'est, loin de Soissons, même si cela entraînerait une grave surpopulation sur les ponts restants. En l'occurrence, ces mesures étaient plus que suffisantes pour empêcher les Allemands d'interférer avec la retraite, bien qu'il s'agisse d'une course serrée. Au moment où la division de cavalerie de la Garde atteignit Vauxaillon en fin d'après-midi, le détachement de Simon était arrivé et les attendait. Après une série de rencontres confuses qui ont eu lieu alors que la lumière commençait à décliner, la cavalerie allemande s'est retirée sur une courte distance vers l'ouest où elle a bivouaqué à la tombée de la nuit.



Pendant ce temps, l'aile gauche de Kluck avait traversé l'Oise à midi et avait suivi les pas de la cavalerie, à plusieurs heures de marche sur ses arrières. En début d'après-midi, il donne l'ordre

d'accélérer l'avance lorsque des reconnaissances aériennes révèlent que les Britanniques se sont éloignés de leur front mais que les Français n'ont pas encore atteint l'Aisne. L'aile gauche reçoit l'ordre de faire une marche forcée afin de rejoindre l'Aisne à la tombée de la nuit et des détachements mixtes de cavalerie, d'artillerie et d'infanterie en véhicule sont envoyés en avant pour s'emparer des ponts devant les Français. Malgré un effort énorme (certaines unités ont parcouru plus de 30 milles), ils n'ont pas pu atteindre la rivière à la tombée de la nuit et ont bivouaqué sur les hauteurs au nord-ouest. Après la grande chaleur de la journée, c'était une belle nuit douce et les troupes épuisées s'endormirent dans les champs sous le ciel sans nuages.

« Au crépuscule, nous marchâmes à travers le pittoresque village de Tracy-le-Mont, et de là à travers la partie septentrionale de la forêt de Compiègne jusqu'à un plateau nu, où tard dans la soirée nous bivouaquâmes près d'une ferme solitaire, appelée la Falaise. Après une journée d'une telle chaleur, la nuit fut si douce que les hommes ne se donnèrent pas la peine de monter leurs tentes de bivouac et d'étendre simplement la paille non battue de la ferme sur le sol pour y dormir. C'était un tableau magnifique, bien que mélancolique www.ospreypublishing.com que, ce © bivouac sur la colline nue et solitaire, à la lumière des étoiles avec des flammes brûlantes s'élevant vers le sud, le premier que nous ayons vu depuis notre départ de Belgique. J'ai dormi avec l'état-major du bataillon sur de la paille dans un petit hangar. »

Tard dans la soirée, Kluck décida qu'il serait impossible d'empêcher les Français de s'échapper par l'Aisne le lendemain, en partie parce que son aile gauche n'avait pas encore atteint la rivière et en partie parce que, selon Bülow, la 2e armée était sur le point de prendre un autre jour de repos, le deuxième d'affilée. tandis que l'on préparait le siège de La Fère. D'autre part, selon un pilote, l'aile droite britannique n'avait reculé que sur une courte distance et passait la nuit au nord de Villers-Cotterêts, bien à portée de frappe. Il donna donc l'ordre à l'aile gauche de traverser l'Aisne à 7h00 le lendemain matin, puis de se diriger vers le sud et d'attaquer les Britanniques, laissant la 2e armée s'occuper des Français. Sur l'aile droite, le IIe corps doit continuer en direction du sud et traverser l'Oise près de Verberie et le IVe corps de réserve doit rester en échelon pour couvrir le flanc exposé en direction de Paris. La 17e division d'infanterie, qui avait été prêtée à Bülow le 30 août, reçut l'ordre de rejoindre la 18e division au moyen d'une marche forcée.

Lorsque Lanrezac s'aperçut dans l'après-midi que la cavalerie allemande était suivie d'une grande masse d'infanterie, il donna l'ordre de poursuivre la retraite toute la nuit et le lendemain, à tout prix et quelles qu'en soient les conséquences, ne s'arrêtant que lorsqu'ils seraient derrière l'Aisne. Le capitaine Lucien Grard, de la 33e RI, a laissé dans son journal une description vivante de la marche :

« Le lendemain, le 31, nous avons continué à battre en retraite vers le sud à un rythme vertigineux. Étapes de 45 à 50 kilomètres ; la chaleur était accablante, nous n'avons plus pu dormir car nous avons marché toute la nuit et parce que l'artillerie ennemie n'a pas cessé de nous poursuivre jour et nuit avec ses obus jusqu'au 4 septembre. La nourriture était mauvaise, composée de lapins, de poules www.ospreypublishing.com, © de biscuits et d'eau. Nous comprenions les difficultés que les quartiers-maîtres devaient rencontrer pour apporter des vivres aux troupes qui fuyaient avec tant de rapidité. Les hommes étaient si fatigués qu'il fallut réquisitionner d'énormes charrettes pour transporter les malades et les sacs à dos. Autour de ces véhicules, il y avait des scènes incroyables concernant qui allait monter dessus. Les mauvais personnages et les paresseux se cachaient dans les fossés des routes. Pour les faire obéir, il fallait être dur avec eux et pourtant plusieurs restaient là, épuisés, sans force ni volonté et qui, une heure plus tard, seraient faits prisonniers par les Allemands.

« Des véhicules aussi, certains appartenant à l'armée, d'autres non, ont également été abandonnés, en panne. Ils avaient été trop remplis sans tenir compte du fait qu'ils n'avaient été construits que pour une charge limitée. Les petits wagons de munitions et ceux pour les bagages (infanterie) ne pouvaient résister au poids. Les premiers étaient trop fragiles pour le service militaire, les autres (anciens véhicules de l'entreprise qui avaient été modifiés) étaient trop vieux, leurs roues et leurs châssis pourrissaient. Nous avons dû lutter pour empêcher les hommes qui portaient encore leurs sacs (beaucoup étaient dans les véhicules) de les larguer. Le jour, on pouvait faire le guet mais

c'était difficile la nuit. Les hommes jetaient facilement leurs sacs, leurs outils de retranchement et même leurs cartouches. C'est un état d'esprit lors d'une retraite mais il a fallu faire des exemples afin d'arrêter ou du moins de réduire le nombre de ces fautes graves, dont les conséquences ont été extrêmement graves. »

L'ambiance au GQG le 31 était sombre. Les troupes de Lanrezac risquaient d'être attaquées, plusieurs des unités de Maunoury avaient déjà été battues avant que son armée ne soit entièrement rassemblée et les Britanniques menaçaient de se retirer de la ligne pour se rééquiper. La seule lueur d'espoir était que Sir John French avait promis qu'il ne ferait qu'une courte retraite le lendemain sur la ligne Nanteuil-leHaudouin-Betz et qu'il y resterait peu de temps à condition que les 5e et 6e armées ne se replient pas davantage. Cependant, il répéta que son armée ne serait pas en mesure de prendre des mesures offensives tant qu'elle ne se serait pas réorganisée et rééquipée. Bien que Joffre ne le sache pas, Sir John French subissait déjà des pressions de la part du gouvernement britannique pour qu'il change d'avis. Lorsque la lettre contenant sa décision de ne plus être en ligne pour se rééquiper parvint à Lord Kitchener, le ministre de la Guerre, tôt ce matin-là, elle déclencha un échange de télégrammes entre le ministère de la Guerre et le QG de Dammartin. D'un côté, Kitchener, de plus en plus alarmé, transmettait les inquiétudes du Cabinet selon lesquelles cela menacerait la sécurité de l'armée française et pourrait même entraîner la perte de la guerre ; de l'autre, French tenta plutôt pétuleusement de justifier sa décision en dénigrant injustement le haut commandement français.

« Si les Français continuent leur tactique actuelle, qui consiste pratiquement à se replier à gauche et à droite de moi, généralement sans préavis, et à abandonner toute idée d'opérations offensives, bien sûr, alors la brèche dans la ligne française subsistera, et les conséquences devront en supporter les conséquences. Je peux seulement dire qu'il sera difficile pour la force sous mon commandement de résister avec succès dans son état actuel à une forte attaque d'un seul corps d'armée allemand, et dans le cas d'une pause dans ma retraite, je dois m'attendre à au moins deux corps d'armée, sinon trois. Si, en raison de la pression russe, le retrait des Allemands s'avère vrai, il me sera facile de me radouber au nord de Paris ; mais je ne peux pas le faire tant que mon arrière-garde est encore engagée, comme elle l'était jusqu'à hier soir. Un mouvement offensif efficace semble maintenant ouvert aux Français, qui combleront probablement l'écart en unissant leurs flancs intérieurs. Mais comme ils ne veulent pas saisir une telle occasion, je ne vois pas pourquoi on me demanderait de courir une seconde fois le risque d'un désastre absolu pour les sauver. Je ne pense pas que vous compreniez l'état délabré du 2e corps d'armée et comment il paralyse les pouvoirs offensifs. »

Comme les Français semblaient être complètement insensibles à leurs arguments, le Cabinet décida que Kitchener devrait passer le lendemain en France et lui faire entendre raison. Après un nouvel échange de télégrammes, l'ambassade britannique à Paris fut choisie comme lieu d'une réunion qui allait avoir des conséquences considérables sur l'issue de la campagne.

Au nouveau quartier général de l'OHL à Luxembourg, la journée est dominée par la situation difficile de l'aile gauche de la 5e armée qui peine à tenir sa tête de pont sur la Meuse, à l'ouest de Verdun. Dans l'après-midi, un officier de liaison arrive du quartier général du prince héritier avec la nouvelle que leur aile droite a également été violemment attaquée et qu'ils ne peuvent être certains de maintenir leur position en Cisjordanie. Une percée ennemie de chaque côté de la ville aurait des conséquences potentiellement catastrophiques car elle pourrait conduire à la coupe en deux des forces allemandes sur le front occidental, laissant les deux ailes exposées à l'encercllement et à la défaite. D'après une lettre que Moltke écrivit à sa femme ce jour-là, il est clair qu'il s'attendait à ce que l'issue de la campagne se décide ici, au centre, et non à droite. « Nos armées au centre se battent aujourd'hui et se battront à nouveau demain. Ce sera un combat décisif, dont l'issue aura des conséquences considérables.

1er septembre : le pire jour de la retraite

Pour les troupes de Lanrezac, la marche vers l'Aisne est le point le plus bas de toute la retraite qui dure depuis quinze jours. Les hommes s'endormaient pendant la marche, d'autres abandonnaient, s'effondrant d'épuisement dans les fossés au bord de la route, inconscients des ordres de continuer à avancer et sans se soucier d'être faits prisonniers. Certains d'entre eux profitèrent de l'obscurité pour réduire leur charge en jetant leurs outils de retranchement, puis leurs sacs à dos et dans de nombreux cas aussi leurs cartouches de rechange. Les routes étaient peu nombreuses et mauvaises et souvent obstruées par des charrettes abandonnées et des corps de chevaux morts et mourants, qui devaient être traînés hors du chemin pour dégager un chemin. De temps en temps, leur chemin était complètement bloqué lorsque des colonnes de véhicules se croisaient et s'emmêlaient dans l'infanterie et l'artillerie, obligeant les officiers épuisés à débrouiller l'encombrement à la faible lueur des torches. Le moral était mauvais dans certaines unités, en particulier celles qui avaient été brutalement manœuvrées lors de la récente bataille, et en dépit de punitions draconiennes en cas d'arrestation, il y avait de nombreux cas de groupes d'hommes quittant la ligne pour piller ou désertre. Dans certains cas, les hommes paniquaient, pensant que l'ennemi était sur le point de les rattraper, et s'enfuyaient sans tenir compte des cris de leurs officiers.

« Duruy tomba dans un flot d'hommes qui s'enfuyaient. Il se tenait sur la route, énorme et sévère, leur criant de s'arrêter. Ce fut en vain. Le flot d'hommes indemnes continuait à se presser sans y prêter attention, la bouche ouverte et les yeux vitreux. Duruy, voyant que la peur montait sur les épaules de ces hommes et que la panique régnait dans leurs cœurs, tira son revolver et tira ; Mais les hommes se contentèrent de trébucher sur les prostrés et continuèrent leur route, essayant à peine d'esquiver l'arme nivelée. »

Le général Mangin, qui vient d'être promu au commandement de la 5e division, passe une partie de la nuit avec l'un de ses officiers d'état-major, Brzumienski, à regarder passer ses troupes. Il n'a pas été impressionné par ce qu'il a vu :

« Leur aspect était lamentable. Les hommes dormaient en marchant, la cavalerie sur leurs chevaux, l'artillerie sur leurs munitions. Bientôt, la 6e division doubla la colonne de la 5e et ... Les querelles ont commencé dans la marche... J'ai envoyé des officiers en avant et à l'arrière pour tenter d'éliminer le blocage. Ils m'ont dit qu'il en était ainsi depuis huit jours et huit dernières nuits. Quant à l'artillerie, dont je n'ai vu qu'une ou deux batteries, le colonel m'a répondu en passant qu'il ne savait pas où était son régiment et qu'il le rejoindrait où et comme il le pourrait. Je lui ordonnai d'envoyer l'un des nombreux officiers qui l'accompagnaient à la recherche de ses groupes d'artillerie. Quand le défilé est passé, Brzumienski m'a dit : « Tu as reçu un joli cadeau ! » À l'exception des unités d'arrière-garde, dont certaines n'arrivèrent que tard dans la soirée, elles traversèrent toutes l'Aisne à midi et s'arrêtèrent de l'autre côté, après quoi les ponts furent préparés pour la démolition.

Si le corps de cavalerie de Richthofen avait avancé en direction de l'est le long de la vallée de l'Ailette, comme prévu à l'origine, il aurait probablement coupé les divisions de réserve et le XVIIIe corps. (Son objectif initial était Chavignon, directement sur le chemin de ce dernier.) Cependant, suite à la décision de Kluck de poursuivre les Britanniques plutôt que les Français, ils virent plein sud et avancèrent à travers Soissons afin de reconnaître l'aile gauche de la 1re armée. Lorsque la division de cavalerie de la Garde fut sur le point de s'emparer de Soissons, elle fut rappelée pour renforcer l'arrière-garde, attaquée par le détachement de Simon et par des unités de la 4e division de cavalerie. Après un combat désorganisé parmi le terrain accidenté et vallonné au nord de Soissons, la cavalerie allemande alla se reposer sur le côté nord de l'Aisne, plus ou moins là où elle avait commencé la journée et trop loin pour menacer la retraite française.

À l'ouest de Soissons, pendant ce temps, la 1re armée eut un succès mitigé dans sa tentative de remanier les Britanniques. Le IIIe corps faillit rattraper le 1er corps de Haig, mais ce dernier s'échappa grâce à une action d'arrière-garde habile, bien que coûteuse, menée par la 4e brigade (de la Garde) dans la forêt au nord de Villers-Cotterêts. Dans le centre allemand, le IVe corps n'établit aucun contact malgré une énorme marche forcée de plus de 30 miles qui se termina bien après

minuit. Plus à l'ouest, cependant, à Néry, à la périphérie sud de la grande forêt de Compiègne, une arrière-garde britannique composée de la 1^{re} brigade de cavalerie et de la batterie L de la Royal Horse Artillery fut prise par surprise dans l'épaisse brume matinale par la 4^e division de cavalerie du général von Garnier. Après que la batterie L ait perdu tous ses canons sauf un (dans une action qui a conduit à l'attribution de trois Croix de Victoria), et après que la cavalerie ait subi des pertes considérables alors que les obus ennemis tombaient sans avertissement dans les rues étroites du village, les Britanniques ont appelé des renforts et ont rapidement pris le dessus. Les combats se sont terminés au milieu du matin lorsque les Allemands ont fui les lieux, laissant derrière eux environ 180 morts et blessés, les corps de plus de 200 chevaux et les restes brisés de huit de leurs 12 canons. Pendant les 24 heures suivantes, ils errèrent dans une tentative désespérée de localiser les deux autres divisions de cavalerie et finalement bivouaquèrent dans la forêt d'Ermenonville où ils restèrent toute la journée suivante, n'émergeant que lorsque les Britanniques furent partis. Lorsqu'ils sont partis, ils ont abandonné leurs quatre canons restants parce qu'ils avaient laissé la plupart de leurs munitions la veille pour tenter d'accélérer leur avancée. Enfin, à l'extrême droite, la 9^e division de cavalerie a combattu à Verberie (au sud-ouest de Compiègne) contre une arrière-garde française composée de la division de cavalerie provisoire (formée le 29 août à partir des unités les plus aptes au combat du corps de cavalerie de Sordet), et quatre bataillons de chasseurs alpins de réserve. Comme les Français avaient détruit les deux ponts dans le secteur et que les divisions de cavalerie ne possédaient pas de trains de pontage, les Allemands furent contraints d'attendre l'arrivée de l'infanterie du II^e corps. Lorsque ces derniers atteignirent la rivière en début d'après-midi, cependant, ils furent coincés par l'artillerie française et ce n'est que pendant la nuit, alors que les Français étaient partis, que la première infanterie commença à traverser la rivière sur un pont flottant qui avait été construit en amont de la ville.

Dans l'après-midi, Kluck se rendit compte qu'il était peu probable qu'il révisé les Britanniques et décida donc d'accorder à ses troupes un jour de repos le 2 septembre, le premier depuis le début de la campagne. Un message fut envoyé à l'OHL pour informer Moltke qu'ils n'avaient pas réussi à rattraper les Français, qu'ils avaient été en action à Verberie contre les Anglais et que l'armée se tiendrait prête le lendemain sur la ligne Verberie-La Ferté Milon et attendrait les ordres. Quelques heures plus tard, cependant, il changea d'avis après avoir reçu un ordre de cantonnement britannique capturé qui montrait que leur aile droite avait coupé court à sa retraite et ne passerait la nuit qu'à une courte distance au sud de Villers-Cotterêts. Alors que toute idée d'une journée de repos s'était évanouie, des ordres furent donnés pour que la poursuite reprenne le matin. Tandis que les trois corps centraux (II, IV et III) engageaient les Britanniques de front, la 18^e division d'infanterie à gauche et le IV^e corps de réserve à droite envelopperaient leurs flancs après avoir effectué une longue marche d'approche.

Le 1^{er} septembre, l'attention de Moltke se concentra une fois de plus sur le centre où la 5^e armée avait encore du mal à tenir la tête de pont sur la Meuse à l'ouest de Verdun. Dans l'après-midi, cependant, un message arriva du prince héritier disant qu'ils avaient non seulement résisté à l'attaque française, mais qu'ils étaient passés à l'offensive en conjonction avec la 4^e armée. La nouvelle que l'ennemi était maintenant en fuite n'aurait pas pu arriver à un meilleur moment pour Moltke, d'abord parce que c'était l'anniversaire de la célèbre victoire de son oncle à Sedan dans la guerre franco-prussienne et deuxièmement, parce que le Kaiser avait fortuitement choisi ce jour pour visiter le quartier général de son fils.

Ironie du sort, au moment même où Moltke se concentrait sur les événements du centre, Joffre préparait à nouveau des plans pour attaquer l'aile droite allemande. Après que l'avancée rapide de la 1^{ère} armée allemande eut empêché la contre-offensive prévue de se dérouler près d'Amiens, il caressa brièvement l'idée de la remplacer par une offensive au centre afin de couper l'aile droite allemande de son pivot de Metz. Cependant, il est revenu à sa stratégie initiale après que des pilotes britanniques aient signalé que l'aile droite allemande avait changé de direction l'après-midi précédent et avançait maintenant vers le sud-est, les emmenant loin de Paris. Sa décision était maintenant prise. L'attaque commencerait dès que la 6^e armée serait terminée et que la 5^e armée aurait atteint une position défensive solide, soit le long de l'Aube et de la Seine, soit, si

les conditions étaient favorables, au nord des deux rivières. Entre-temps, la 3e armée, autour de laquelle l'aile gauche pivotera lors de l'offensive, sera renforcée par des unités transférées d'Alsace et de Lorraine. De plus, un nouveau corps de cavalerie commandé par le général Conneau sera formé à partir des 6e et 8e divisions de cavalerie (alors dans la région d'Epernay) avec l'ordre de protéger l'aile gauche de Lanrezac si les Britanniques se retirent de la ligne. Le nouveau plan fut résumé dans l'Instruction générale n° 4, dont des copies furent envoyées aux 3e, 4e, 5e et 6e armées ainsi qu'à Galliéni (le gouverneur militaire de Paris) et, dans une forme considérablement modifiée, à Sir John French. La version remise aux Britanniques s'attardait davantage sur la nécessité d'un retrait ordonné que sur l'offensive qui s'ensuivrait. Dans un télégramme qu'il envoya au ministre de la Guerre dans la matinée, Joffre expliqua qu'il avait plus ou moins écarté les Britanniques de ses plans.

« ... il serait très avantageux que les troupes anglaises acceptent également de coopérer dans une bataille sur un front au nord de Paris. Mais, parce qu'il n'avait reçu d'eux que des oppositions successives à des propositions de cette nature, il ne pouvait plus rien leur demander. »

Il se trouva cependant que son pessimisme était prématuré. Après avoir quitté Londres à 2h00 du matin et traversé la Manche à bord d'un destroyer, Kitchener rencontra Sir John French à l'ambassade britannique à Paris en début d'après-midi. Bien qu'aucune trace n'ait été conservée de leur conversation de trois heures, le résultat était brutalement clair d'après le télégramme que Kitchener a envoyé au Cabinet :

« Les troupes françaises sont maintenant engagées dans la ligne de combat, où il restera en se conformant aux mouvements de l'armée française, tout en agissant en même temps avec prudence pour ne pas être soutenu de quelque manière que ce soit sur ses flancs. »

Pour dissiper toute incertitude persistante, French a reçu une copie du télégramme comme preuve de ce qui avait été convenu, ainsi qu'une lettre qui comprenait ce qui suit :

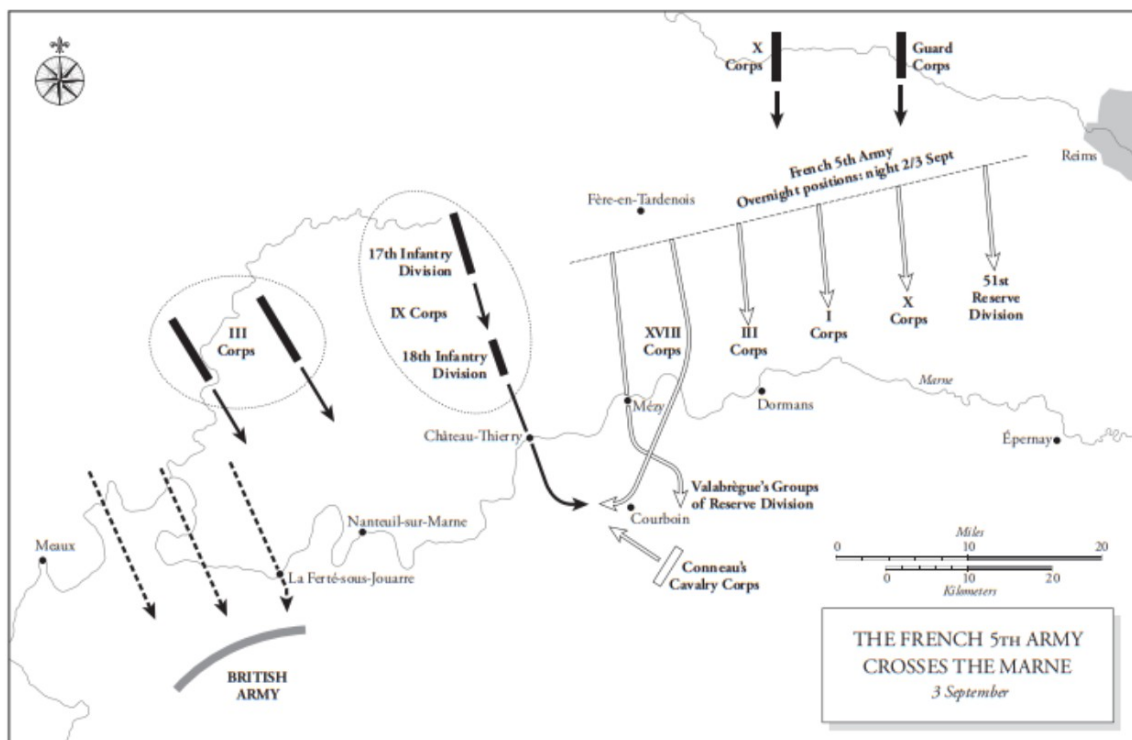
« Je suis sûr que vous conviendrez que ce qui précède représente les conclusions auxquelles nous sommes parvenus ; mais, en tout cas, jusqu'à ce que je puisse communiquer davantage avec vous en réponse à tout ce que vous voudrez peut-être me dire, je vous prie de considérer cela comme une instruction. Par être dans la « ligne de combat », vous entendez bien sûr les dispositions de vos troupes en contact avec, bien que peut-être en arrière, les Français tels qu'ils étaient aujourd'hui ; Bien entendu, vous jugerez de leur position à cet égard. »

Ce à quoi le maréchal réprimandé, s'il n'était pas complètement repentant, répondit : « Je comprends parfaitement vos instructions ; Je suis tout à fait d'accord avec Joffre et les Français ».

Dans la soirée, peu de temps après que Joffre ait reçu une lettre de Messimy contenant de bonnes nouvelles sur les Britanniques, un télégramme arriva de Lanrezac contenant des informations de la plus haute importance. Dans un coup dramatique de renseignement, une patrouille française avait tiré sur une voiture allemande dans les environs de Coucy-le-Château, tuant ses occupants, dont l'un était un officier appartenant à la division de cavalerie de la Garde. Lorsque le contenu ensanglanté du sac de l'homme a été examiné au quartier général de la 5e armée, parmi la nourriture et les vêtements se trouvait une carte sur laquelle était marquée la ligne de marche de chaque corps de la 1ère armée, ainsi qu'une liste indiquant leurs zones de cantonnement pour la journée. D'un coup sec, cela confirma les résultats de la reconnaissance aérienne d'hier et démontra sans équivoque que l'aile droite allemande marchait dans une direction généralement sud-est, en s'éloignant de Paris. Tout ce qui était maintenant nécessaire pour que la contre-attaque ait lieu était que la 6e armée atteigne son effectif complet (le IVe corps et les 55e et 56e divisions de réserve devaient encore arriver), que le détachement de Foch (bientôt rebaptisé 9e armée) soit renforcé et que la 5e armée atteigne une position défensive appropriée.

2 septembre : les Allemands tentent de couper les Français à la Marne

La nouvelle tentative de Kluck de rattraper les Britanniques se solda par un échec, car ils partirent au milieu de la nuit plutôt qu'à l'aube. En conséquence, la seule action fut contre les Français à Senlis où le IIe corps écarta facilement une partie de la 56e division de réserve qui couvrait la retraite de la 6e armée. Au début de l'après-midi, Kluck était sur le point de s'arrêter pour la journée lorsqu'il reçut un message important du général von Quast, dont le IXe corps se trouvait à l'extrême gauche. Selon cela, un pilote avait vu de grandes colonnes ennemies, fortes d'environ trois corps d'armée (aile gauche de Lanrezac), se repliant vers le secteur de la Marne à l'est de Château-Thierry et loin du fleuve. Quast a déclaré que ses troupes avaient été incapables de rattraper les Britanniques et qu'il avait donc ordonné indépendamment à la 18e division d'infanterie d'atteindre Château-Thierry et de s'emparer des ponts de la Marne à l'intérieur et à l'est de la ville avant l'arrivée des Français. De plus, il avait directement demandé au IIIe corps, qui se trouvait à sa droite, de soutenir le mouvement, et avait demandé à Richthofen de retarder la retraite de l'ennemi en menaçant son flanc dans la région entre l'Aisne et la Marne. Estimant que c'était une trop belle occasion à manquer, Kluck confirma la décision de Quast et ordonna à la 18e division d'infanterie et au IIIe corps de continuer avec tous les moyens disponibles vers la Marne autour de Château-Thierry afin d'y arriver avant les Français. Sur la droite, le IVe corps de réserve et le IIe corps devaient venir à bout des forces françaises restantes dans les environs de Senlis et le IVe corps au centre servirait de lien entre les deux ailes. Bien que le corps de cavalerie de Marwitz ait un besoin urgent de repos, il reçut l'ordre de reconnaître les fronts nord et nord-est de Paris et de chaque côté de la Marne.



Une fois de plus, cependant, la tâche s'avère trop lourde pour l'infanterie allemande épuisée et, malgré de longues marches, ni le IIIe corps ni la 18e division d'infanterie ne parviennent à atteindre la Marne à la tombée de la nuit. Au lieu de cela, le premier est allé se reposer à environ 10 miles au nord-ouest de Château-Thierry et le second a atteint les hauteurs au nord de la ville et l'a brièvement bombardée juste au moment où le crépuscule tombait. Selon les ordres de Kluck pour le

lendemain, les troupes de Quast devaient s'emparer de Château-Thierry et occuper les ponts à l'intérieur et de chaque côté de la ville, mais pas traverser la rivière. Le IV^e corps de réserve et le II^e corps doivent couvrir le flanc droit, relié à l'aile gauche par le IV^e corps, qui doit s'arrêter bien avant d'avoir atteint la Marne.

Tandis que la 1^{re} armée zigzaguait à la poursuite d'un ennemi, puis de l'autre, la 2^e armée avait passé les deux derniers jours à capturer la forteresse archaïque de La Fère, au grand dam de Kluck et Kuhl qui estimaient qu'ils auraient été bien mieux employés à retarder la retraite de Lanrezac. Bien que les Français se soient échappés, la grande quantité de bagages, de vivres et de munitions éparpillés le long de la route et dans les champs voisins suggérait à Bülow qu'ils se désintégrent et qu'ils s'effondreraient au moindre coup. Il donna donc l'ordre de les poursuivre rapidement le lendemain dans l'espoir de les rattraper alors qu'ils traversaient la Marne.

Pendant ce temps, à OHL, Moltke était d'humeur exubérante après avoir reçu des rapports selon lesquels l'ennemi battait rapidement en retraite devant les 3^e, 4^e et 5^e armées. Encouragé par cette nouvelle, et encouragé par le Kaiser exalté qui était encore dans un état d'euphorie après avoir visité le quartier général de son fils, il commença à sentir une fois de plus que la victoire était presque à sa portée, mais pas sur l'aile droite, comme il l'avait cru auparavant, mais au centre.¹⁹ Malgré cela, des doutes persistants subsistaient sur la situation de la 1^{ère} armée pour laquelle il n'y avait pas eu de nouvelles depuis le rapport de situation de Kluck pour le 31^e, qui avait atteint OHL après un retard de 30 heures. De plus, il y avait des nouvelles inquiétantes selon lesquelles les Français transféraient des unités de leur aile droite et de leur centre vers la région de Paris d'où ils seraient en mesure de frapper la 1^{ère} armée dans le flanc. Selon Hausen, tôt le matin, un pilote avait observé un grand nombre de troupes ennemies embarquant sur son front et quatre longs trains de troupes se déplaçant en direction du sud-ouest. Dans le but d'estimer la taille des forces ennemies dans les environs de la capitale, Moltke a demandé à Tappen de résumer tout ce que l'on savait sur l'ordre de bataille français. Selon le tableau produit par Apppen, les forces identifiées dans la région parisienne se composaient du VII^e corps, des 61^e et 62^e divisions de réserve, d'un certain nombre d'unités marocaines et de plusieurs bataillons de chasseurs alpins de réserve. Celles-ci pourraient également être bientôt renforcées par le IV^e corps français, qui venait de se retirer du front lorrain, et par quelques-unes des six divisions de réserve qu'il n'avait pas pu localiser.

Moltke devait maintenant décider comment rendre l'aile droite plus sûre sans diminuer en aucune façon les perspectives de victoire au centre. S'il continuait à avancer dans la direction du sud-est, il serait en mesure de soutenir l'offensive au centre, mais exposerait le flanc ouvert de Kluck aux forces ennemies dans le voisinage de Paris ; D'autre part, s'il reprenait sa route vers le sud-ouest, une brèche dangereuse s'ouvrirait avec les armées centrales à un point critique, juste au moment où elles étaient sur le point de remporter la victoire. Finalement, il décida de faire un compromis en permettant à l'aile droite de continuer vers le sud-est, mais avec la 1^{ère} armée en arrière sur la droite pour couvrir le flanc exposé. À 20h20, le message radio suivant a été envoyé aux 1^{ère} et 2^{ème} armées :

« L'intention du commandement suprême de l'armée est de repousser les Français dans une direction sud-est, en les coupant de Paris. La 1^{ère} armée suivra l'arrière du 2^e échelon et assurera en outre la couverture de flanc des armées. »

De plus, la 6^e armée fut pressée d'attaquer les forces françaises en Lorraine à la première occasion, afin d'entraver le transfert des unités ennemies vers l'ouest et la 5^e armée reçut l'ordre d'investir le front oriental de la forteresse de Verdun pour empêcher les Français de déboucher de l'autre côté de la Meuse en direction de Toul-Nancy

La décision de Moltke était prémonitoire, car à ce moment précis, Joffre mettait la dernière main à ses plans de contre-attaque. Tout d'abord, il ordonne à Lanrezac et à Maunoury d'accélérer leur retraite, le premier vers la Seine et le second en direction de Paris, afin que des brèches ne s'ouvrent pas avec l'armée britannique, qui s'est repliée inopinément dans la nuit. Deuxièmement, lorsqu'il reçut la confirmation que les Allemands avaient transféré au moins deux corps d'armée sur le front de l'Est, il commença à envisager de lancer une contre-attaque dans les jours suivants. Dans le débat qui s'ensuivit, Berthelot et plusieurs autres plaidèrent avec force pour un délai jusqu'à ce

que les troupes de Lanrezac soient en sécurité derrière la Seine, tandis que d'autres, dont plusieurs membres du Bureau des opérations, voulaient que l'offensive ait lieu le plus tôt possible. Le facteur décisif était la nouvelle récente que la 4^e armée et le détachement de Foch étaient sur le point d'être attaqués par de grandes masses de troupes ennemies en direction de Reims. Comme la 4^e armée était encore dans un état fragile après les combats dans les Ardennes et que le détachement de Foch était encore incomplet, Joffre décida de retarder l'offensive un peu plus longtemps. À 21h00, une demi-heure après que Moltke ait envoyé le message radio à la 1^{ère} armée disant à Kluck de reculer et d'agir en tant que garde de flanc, il a publié une version mise à jour de l'instruction générale n° 4 qui, pour la première fois, comprenait des dispositions pour que les Britanniques prennent part à l'attaque.

3 septembre : Kluck désobéit à ses ordres et s'enfonce plus profondément en territoire ennemi.

Ce fut le jour où l'intransigeance de Kluck bascula dans l'insubordination pure et simple. Au lieu d'obéir à l'ordre de Moltke de se ranger derrière la 2^e armée, qui l'avait atteint aux premières heures du matin, il changea d'avis sur le fait de rester sur la rive nord de la Marne et décida de pousser son aile gauche de l'autre côté de la rivière pour empêcher l'ennemi de s'échapper. Les divisions de réserve françaises, qui avaient plusieurs heures de marche d'avance sur le reste de l'armée, atteignirent la Marne à Mézy peu après l'aube, à peu près au moment où les troupes de Quast traversaient la rivière à Château-Thierry à quelques kilomètres à l'ouest. Lorsque la masse en haillons des réservistes entra dans les rues étroites, elle se retrouva dans un énorme embouteillage, dans lequel l'infanterie, l'artillerie, les cavaliers et les chariots tentaient de se frayer un chemin à travers la foule dense et serrée. Le temps que le désordre soit réglé, beaucoup de temps précieux avait été perdu et il était tard dans la matinée lorsqu'ils atteignirent les hauteurs au sud de la rivière. À l'origine, ils devaient alors couvrir le flanc gauche de l'armée pendant qu'elle traversait le fleuve, mais en apprenant leur état atroce, Lanrezac leur ordonna de changer de place avec leurs voisins immédiats, le XVIII^e corps. Lorsque de Mas Latrie reçut l'ordre, il poussa en toute hâte une brigade de la 36^e division sur les hauteurs de Courboin où elle arriva juste à temps pour s'opposer à l'avant-garde de Quast, qui montait de la vallée. Bien que les Allemands aient apporté leur artillerie lourde, les Français furent rapidement renforcés par le reste de la division et par une partie du corps de cavalerie de Conneau, et les empêchèrent de sortir de leur tête de pont peu profonde et de prendre le reste de l'armée dans le flanc. À l'ouest, pendant ce temps, après une longue marche forcée, le III^e corps atteignit la vallée de la Marne tard dans la soirée alors que le crépuscule commençait à tomber et alla se reposer sur les hauteurs au nord. La scène paisible qui les accueillit lorsqu'ils arrivèrent en vue de la rivière fut décrite par Hauptmann Bloem, des Grenadiers de Brandebourg :

« Le soleil commençait à se coucher, quand tout à coup, à nos pieds, s'étendit à nos pieds un tableau d'une beauté indescriptible : la vallée de la Marne. Il y avait un tel charme dans son atmosphère paresseuse de paix sereine et imperturbable que nous accueillions avec reconnaissance l'ordre de nous arrêter, et nous nous étendîmes sur l'herbe au bord de la route, frappés de stupeur par la beauté de la scène... Nous avons continué à descendre et à traverser la vieille ville de Nanteuil [-sur-Marne]. Pas une âme dans les rues, mais çà et là un visage épouvanté qui regardait à travers les fenêtres à volets. Sur le pont, il y avait des cyclistes : l'un d'eux, plein de gaieté, m'a dit : « Nous nous sommes bien amusés, Monsieur ! Quand on arrivait sur le pont, des gens venaient nous voir et nous demandaient « Anglais ? » et comme notre lieutenant nous avait dit de toujours dire « oui, oui », on disait « oui, oui, oui ». Puis les gens nous ont apporté une masse de choses à manger et à boire et ont mis des fleurs à nos boutonnières. Mais quand notre cavalerie est arrivée, les gens ont réalisé que nous n'étions pas Anglais mais Allemands. Ils ont crié et se sont enfuis

dans toutes les directions, mais cela n'avait pas d'importance ; Nous avons obtenu tout ce que nous voulions.

« Et puis nous avons traversé la Marne. De l'autre côté, nous nous arrê tâmes, attendant les ordres de cantonnement. Jamais je n'oublierai cette soirée. Les tirs sur notre gauche avaient cessé. Le soleil s'était enfoncé dans une brume brumeuse de l'or le plus profond. Toute la vallée, imprégnée du calme parfait d'un soir d'été, scintillait dans la lumière dorée. Serait-ce la guerre ? Quelqu'un pourrait-il se battre ici ? Impossible. C'était la paix sur terre, la paix qui dépasse l'entendement. »

Bien que les Français aient échappé de justesse, Kluck décida de poursuivre la poursuite le lendemain parce que Bülow affirmait qu'ils étaient sur le point de se désintégrer. À l'exception du I^{er} corps de réserve et de la 4^e division de cavalerie, qui devaient tous deux rester sur la rive nord pour garder le flanc droit, l'armée devait traverser la Marne et faire une nouvelle tentative pour couper la retraite de l'ennemi, malgré le fait qu'il s'agissait d'une violation flagrante de l'ordre récent de Moltke.

À l'OHL, l'optimisme effréné de la veille avait cédé la place à des inquiétudes accrues pour la sécurité de l'aile droite, d'abord parce que les Français continuaient à transférer des troupes dans la région parisienne et ensuite parce que la 1^{ère} armée avait au moins un jour d'avance sur la 2^e armée et n'était donc pas dans une position appropriée pour se prémunir contre la menace. Étant donné les problèmes croissants de communication des signaux (plusieurs messages avaient été retardés de plus de 24 heures), ils ne pouvaient pas être certains que Kluck avait reçu l'ordre de revenir en échelon derrière la 2^e armée. Dans son dernier rapport de situation, Kluck avait déclaré qu'il allait pousser son aile gauche jusqu'à la Marne à Château-Thierry le 3 septembre ; Si l'ordre ne lui était pas encore parvenu, il pouvait même envoyer son armée de l'autre côté de la rivière, ce qui aggravait encore la situation. Dans cet esprit, Moltke, Tappen et les officiers supérieurs de l'état-major ont discuté de la question de savoir s'ils devaient envoyer un officier en voiture au quartier général de Kluck, mais ont décidé que cela n'était pas nécessaire puisqu'au plus tard le message radio arriverait avant qu'il ne donne ses ordres pour le lendemain. Comme sa décision antérieure de libérer la 1^{ère} armée du contrôle de Bülow, c'était une omission que Moltke allait bientôt regretter.

Contrairement à Moltke, de plus en plus assailli par les doutes, Joffre est de plus en plus confiant dans les perspectives de victoire, au point qu'il envisage de lancer la contre-attaque avant que la 5^e armée n'atteigne la Seine. Celle-ci sera bientôt derrière la Marne, la 4^e armée se retire en bon ordre et le détachement de Foch, qui comble le vide entre elles, est en force. Sur la gauche, la 6^e armée se replie vers le camp retranché de Paris, hors de contact avec l'ennemi, et sera complète lorsque le I^{er} corps aura fini de débarquer. Enfin, il avait reçu une lettre personnelle de sir John French dans laquelle ce dernier offrait son entière coopération à l'offensive à venir.

Avant de déclencher la contre-attaque, il y avait une affaire importante à traiter. Il avait déjà éliminé plusieurs généraux incompetents, dont un commandant d'armée (Ruffey) et plusieurs commandants de corps, les remplaçant par des officiers de valeur tels que Mangin et Pétain, chacun d'entre eux ayant récemment été nommé à la tête d'une division. À l'approche de la bataille, il décida qu'il était temps de retirer Lanrezac du commandement de la 5^e armée et de le remplacer par Franchet d'Esperey. Comme plusieurs autres au GQG, et un nombre non négligeable d'officiers au quartier général de la 5^e armée, Joffre estimait que la réputation de Lanrezac en tant qu'officier brillant en temps de paix, son cerveau superbement analytique et sa compréhension approfondie de la théorie militaire, n'avaient pas été égalés par la capacité de commander des troupes au combat. À ce stade de la campagne, son cœur ne semblait plus être dans la lutte et sa relation avec sir John French avait plus ou moins touché le fond. Il n'y avait pas d'autre choix ; dans l'intérêt de l'offensive, Lanrezac devait partir. En début d'après-midi, Joffre se rendit à Sézanne pour accomplir l'acte douloureux. Le renvoi a été observé par Spears qui a observé les deux hommes alors qu'ils allaient et venaient, plongés dans une conversation profonde, à travers la petite cour de récréation de l'école qui abritait le quartier général de Lanrezac :

« Le général Lanrezac était visiblement découragé et déprimé. Il parlait beaucoup et interrompait de temps en temps sa promenade pour faire une remarque, mais il ne regardait pas le commandant en chef, et il était évident que la vigueur qu'il montrait généralement dans la conversation était

absente. Ses bras pendaient mollement, il ne faisait aucun geste sauf un mouvement occasionnel de ses mains.

« Le général Joffre paraissait parler un peu plus qu'il n'en avait l'habitude, mais même cet effort inhabituel de sa part ne revenait pas à dire plus de quelques phrases. D'abord, il semblait parler avec emphase, puis, après de longs silences, il faisait de douces remontrances. L'un d'entre eux pourrait dire : « Non, ce n'est pas si grave que cela. » Comment la nouvelle s'est répandue, je ne sais pas, mais le bruit s'est répandu : « Le commandant en chef renvoie le général. » Depuis un certain temps, une telle possibilité était dans l'air, et maintenant le moment était venu, l'atmosphère était électrique.

« Les deux gros hommes robustes, l'un aux couleurs fraîches et calmes, l'autre gris et hagard, continuaient à marcher de haut en bas, de haut en bas. Si le commandant en chef congédiait réellement Lanrezac, ses manières semblaient être très apaisantes et paternelles maintenant. Je n'ai aucune idée de combien de temps la scène a duré, elle a peut-être été courte, mais elle semblait interminable, chaque instant alourdi par le sort de la bataille à venir. Soudain, les deux généraux disparurent. Ils sont probablement sortis de la cour de récréation, mais l'image qui m'est restée en mémoire est qu'un moment ils sont restés là et l'instant d'après, ils étaient partis. Je n'ai jamais revu le général Lanrezac. »

Quand Lanrezac fut parti, Joffre resta un moment, marchant seul dans la cour de récréation jusqu'à ce que Franchet d'Esperey arrive pour prendre le commandement, après quoi il retourna à GQG où il arriva au milieu de la soirée. À son retour, il trouva de très bonnes nouvelles qui l'attendaient. Pendant son absence, un message était arrivé du quartier général britannique disant que, selon une reconnaissance aérienne, l'aile droite allemande, qui avait dévié la veille vers le sud en les poursuivant, avait basculé vers le sud-est et marchait maintenant rapidement vers la section de la Marne La Ferté-sous-Jouarre-Château-Thierry. C'était l'information cruciale qu'il attendait. Avec les nouvelles de Maunoury que les Allemands avaient disparu du front de la 6e armée, cela confirmait qu'ils avaient abandonné la capitale française comme objectif. Au lieu de cela, ils avançaient dans la brèche formée par l'aile gauche française et exposaient leur flanc à la contre-attaque.

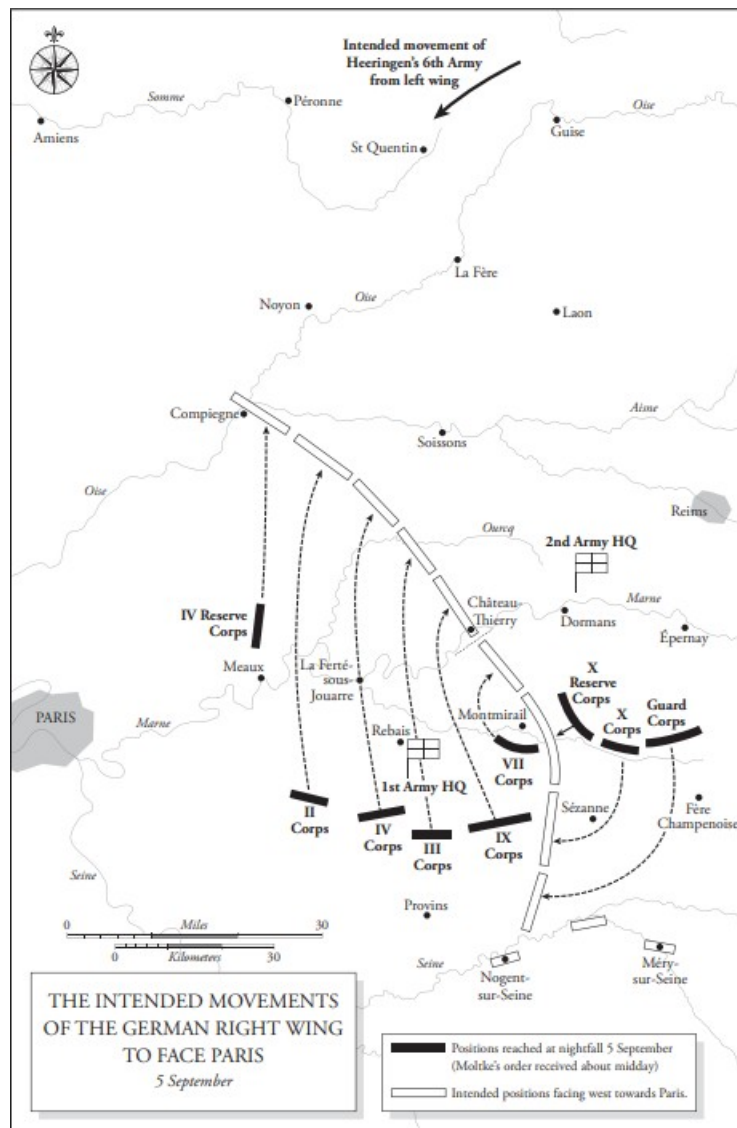
La dernière tâche de Joffre avant de se coucher fut d'écrire à Galliéni, apaisant ses craintes que Paris ne soit laissé sans défense lorsque l'offensive commencerait et lui demandant de se préparer à l'avancée de la 6e armée. Avec la confirmation que l'aile droite allemande avait pris la direction du sud-est, l'emmenant loin de Paris, la plupart des pièces du puzzle étaient maintenant en place. L'armée britannique et la 5e armée étaient toutes deux de l'autre côté de la Marne, et la 6e armée avait reçu l'ordre de se préparer à avancer. Tout ce qui était maintenant nécessaire pour que l'attaque ait lieu, c'était la nouvelle que la 5e armée et la 9e armée (anciennement le détachement de Foch) étaient toutes deux prêtes à prendre l'offensive.

4 septembre : le haut commandement allemand sent que la victoire lui échappe

Après s'être débarrassée de ses poursuivants sans grande difficulté, la 5e armée française termina la journée à égalité avec Montmirail. De même, ni l'armée britannique ni la 6e armée française n'ont connu de combats ; après une journée sans incident, le premier est allé se reposer à une courte distance au sud de Meaux avec son aile droite reposant sur la Marne à La Ferté-sous-Jouarre et le second a atteint la région de Dammartin, à environ 16 miles au nord-est de Paris.

En fin de matinée et au début de l'après-midi, Kluck envoya un long message radio en six parties à OHL dans lequel il se plaignait d'être tenu dans l'ignorance de la situation des autres armées, réclamait les éloges qu'il estimait dus à ses propres troupes et justifiait sa décision de désobéir à l'ordre de revenir en échelon et d'affronter Paris :

« La 1^{ère} armée peut-elle être informée de la situation des autres armées, dont les rapports sur la victoire décisive ont été suivis à plusieurs reprises de demandes de soutien ? À travers de violents combats continus et des marches incessantes, la 1^{ère} armée a atteint la limite de ses forces. Ce n'est que de cette manière qu'elle a pu ouvrir le passage de la Marne aux autres armées et forcer l'ennemi à poursuivre sa retraite. Dans ce cas, le IX^e corps a acquis le plus grand crédit pour l'audace de ses opérations. Nous espérons toujours exploiter le succès. L'instruction du Commandement suprême prescrivant à la 1^{ère} armée de suivre la 2^e armée en grade arrière ne pouvait pas être suivie dans ces conditions. Le refoulement projeté de l'ennemi vers le sud-est, les coupant de Paris, ne peut être réalisée que si la 1^{ère} armée avance. La nécessaire protection du flanc droit doit affaiblir la force offensive de l'armée. Il est immédiatement souhaitable que l'aile droite soit bientôt renforcée par d'autres unités (III^e corps de réserve et VII^e corps de réserve). Compte tenu de la situation en constante évolution, la 1^{ère} armée ne sera pas en mesure de prendre des décisions importantes si elle n'est pas tenue en permanence informée de la situation des autres armées qui semblent être plus en retrait. La liaison avec la 2^e armée est assurée de manière constante. »



Late that evening, Kluck decided to continue the pursuit the next morning 'on the assumption that the Supreme Command still persisted in its resolution to force the enemy back from Paris in a south-easterly direction.'²⁵ The three left-wing corps were to advance across the Grand Morin, II Corps was to cross the Marne and cover the eastern side of Paris and IV Reserve Corps was to stay to the north of the Marne and advance towards Meaux to screen the city from the north-

east. Marwitz's two remaining cavalry divisions (the 4th Cavalry Division had been transferred to IV Reserve Corps) were to make a wide sweep to the south-east and strike the flank of the French 5th Army as it approached the Seine.

À OHL, le 4 septembre a été une journée d'appréhension croissante alors que Moltke et Tappen devenaient de plus en plus inquiets que de graves problèmes se préparaient sur l'aile droite et que la victoire, qui semblait presque certaine il y a quelques jours, leur échappait. L'ambiance de ce soir-là a été exprimée par Helferrich, le ministre des Affaires étrangères, qui effectuait une brève visite au quartier général militaire du Kaiser :

« Je trouvai le Generaloberst von Moltke nullement d'humeur joyeuse inspirée par la victoire, il était sérieux et déprimé. Il confirma que nos troupes d'avant-garde n'étaient qu'à 45 kilomètres de Paris, « mais, ajouta-t-il, nous n'avons guère de cheval dans l'armée qui puisse aller plus vite qu'une promenade. » Après une courte pause, il continua : « Nous ne devons pas nous leurrer. Nous avons eu des succès, mais nous n'avons pas encore remporté la victoire. La victoire signifie l'anéantissement de la puissance de résistance de l'ennemi. Quand des armées de millions d'hommes s'opposent, le vainqueur a des prisonniers. Où sont les nôtres ? Il y a eu environ 20 000 prisonniers dans les combats de Lorraine, 10 000 autres ici et peut-être 10 000 autres là-bas. De plus, le nombre relativement faible de canons capturés me montre que les Français se sont retirés en bon ordre et selon le plan. Le travail le plus difficile reste à faire. »

Moltke avait de bonnes raisons de s'inquiéter de la situation sur l'aile droite. Tout d'abord, le dernier bulletin de renseignement a confirmé le mouvement de jusqu'à cinq corps français en direction de Paris. Deuxièmement, selon le rapport d'un agent (qui s'est avéré faux), les troupes britanniques débarquaient à Ostende d'où elles seraient en mesure de perturber les communications trop étendues de l'aile droite. Troisièmement, et c'est le plus inquiétant de tous, il y avait la nouvelle que l'aile gauche de Kluck avait traversé la Marne à Château-Thierry la veille, ne laissant que l'aile droite sur la rive nord pour couvrir contre Paris. (Cela était contenu dans le message radio de Kluck qui a été envoyé dans l'après-midi du 3 septembre et qui a mis environ 24 heures à arriver.) Soit Kluck n'avait pas encore reçu l'ordre de revenir derrière la 2e armée, soit il lui avait désobéi. Quoi qu'il en soit, le fait qu'il continue d'avancer est extrêmement inquiétant compte tenu de l'accumulation de troupes ennemies près de Paris.

Au cours de l'après-midi, Moltke et Tappen ont réfléchi à la manière de protéger l'aile droite jusqu'à ce que la victoire soit obtenue au centre. À 17h00, dans l'atmosphère très tendue du bureau de Moltke, la décision est prise d'arrêter la marche de l'aile droite et de lui ordonner de faire face à Paris pour parer au coup dont ils étaient convaincus qu'il viendrait de cette direction. Dans la soirée, les ordres nécessaires furent envoyés aux armées, par radio aux 1ère, 2ème et 3ème armées et par téléphone aux autres. Des ordres identiques furent reçus par les 1ère et 2ème armées.

« Les 1ère et 2ème armées resteront face à Paris par l'est. 1ère armée entre l'Oise et la Marne, occupant les passages sur la Marne à l'ouest de Château-Thierry ; 2e armée entre la Marne et la Seine, occupant les passages sur la Seine entre Nogent et Méry inclus. La 3e armée a l'ordre de marcher sur Troyes. »

Le plan Schlieffen était mort, tué par l'homme à qui il avait été légué il y a près de dix ans. Désormais, tous les espoirs de victoire reposaient non pas sur l'aile droite, reléguée à un rôle purement défensif, mais sur les armées du centre.

Moltke et Tappen avaient raison de s'inquiéter de la sécurité de l'aile droite puisque les Français faisaient les derniers préparatifs pour la contre-attaque. Dans la nuit du 3 au 4 septembre, Joffre avait déjà envoyé des messages à Galliéri et à Sir John French pour leur demander de se préparer à une avance dans les prochains jours. Lorsque Galliéri apprit par une reconnaissance aérienne le matin du 4 que la 1re armée allemande avait franchi la Marne, ne laissant que le IVe corps de réserve sur la rive nord, il ordonna à Maunoury de préparer la 6e armée à une avance le lendemain. Bien que cela se passe généralement dans une direction orientale afin de frapper le IVe corps de réserve dans le flanc, les détails exacts dépendent de l'étendue de la retraite des Britanniques. S'ils se retrouvaient à une courte distance au sud de la Marne, la 6e armée resterait sur la rive nord du fleuve et avancerait plein est à partir des environs de Meaux. Dans le même

temps, les Britanniques avanceraient dans la direction parallèle le long de la rive sud de la rivière. Cette option dite nord (pour la 6e armée) permettrait de gagner du temps mais aurait pour conséquence que les deux armées seraient séparées l'une de l'autre par la rivière. Si, toutefois, les Anglais battaient en retraite au-delà, la 6e armée traverserait la rive sud de la Marne puis avancerait vers l'est, accompagnée sur sa droite par les Britanniques dont l'aile droite s'appuierait sur la Seine. Dans cette option sud, les deux armées resteraient en contact étroit l'une avec l'autre, mais l'avance devrait être retardée d'un jour afin de donner à la 6e armée suffisamment de temps pour traverser la rivière.

Avant de se rendre au QG de Melun pour prendre les dispositions nécessaires avec Sir John French, Galliéni envoya un message à Joffre pour lui demander quelle option il préférait. Cependant, au moment où Joffre répondit qu'il préférait l'option sud, Galliéni était déjà parti pour Melun. Lorsqu'il y arriva au milieu de l'après-midi, il fut consterné de trouver Murray qui l'attendait et non sir John French, qui était en visite au 1er corps à ce moment-là. Galliéni expliqua que la 6e armée ferait des mouvements préliminaires dans l'après-midi, suivis d'une avance vers l'est le 5, et qu'à condition d'agir rapidement, elle serait en mesure de frapper le flanc du IVe corps de réserve allemand, qui marchait vers le sud en deux colonnes en direction de Trilport et de Lizy-sur-Ourcq. Si les Britanniques mettaient fin à leur retraite, ils seraient à temps pour prendre part à l'offensive du lendemain (l'option sud). Après trois heures de discussions, la conférence s'est terminée par un accord provisoire en ce sens. Une note résumant le plan est rédigée et des copies sont remises à Maunoury, à Galliéni et au lieutenant-colonel Brécard qui doit le porter immédiatement au GQG pour approbation par Joffre.

Si cela avait été tout, le cours des événements se serait déroulé sans heurts ; il y aurait eu un plan d'attaque, accepté par Joffre (qui avait déjà choisi l'option sud ce matin-là) et par Sir John French (à condition qu'il soit d'accord avec Murray). Malheureusement, en même temps que se tenait la réunion de Melun, à 30 milles de là, à Bray-sur-Seine, des arrangements différents étaient pris entre Franchet d'Esperey et Wilson. Alors que Franchet d'Esperey attendait avec une impatience croissante l'arrivée du contingent britannique, une voiture d'état-major française entra soudainement sur la place, s'arrêta en hurlant et un officier en sortit et lui remit un télégramme urgent de Joffre. Celle-ci se lisait comme suit :

« Les circonstances sont telles qu'il peut être avantageux pour nous de livrer bataille demain ou après-demain contre la première ou la deuxième armée allemande avec toutes les forces de la cinquième armée en conjonction avec l'armée britannique et les éléments mobiles de la garnison de Paris. Je vous prie de me dire si vous considérez votre armée comme étant en état d'entreprendre cette attaque avec des chances de succès. »

Avant qu'il n'ait eu le temps de formuler une réponse, une Rolls Royce arriva avec à son bord Wilson et le colonel Macdonogh, le chef de la section du renseignement, qui l'accompagna dans l'hôtel de ville, accompagné d'un petit groupe d'officiers d'état-major, dont Spears.

« Nous nous rendîmes tous de la Place ensoleillée à la Mairie déserte et trouvâmes une grande pièce vide, la Salle des Mariages, au premier étage. Je me souviens d'avoir posté comme sentinelle sur la porte le Highlander qui servait d'escorte sur la voiture britannique. Le colonel Macdonogh a ensuite ouvert les portes des pièces adjacentes et a regardé attentivement autour d'elles pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'espions, puis a soulevé la toile verte qui recouvrait la grande table de la pièce où nous nous tenions au cas où quelqu'un s'y cacherait. Cette recherche discrète et méthodique étonna tellement le général français qu'elle contribua beaucoup à le calmer. Il restait si fermement gravé dans son esprit qu'il ne pouvait jamais évoquer ce qui était peut-être l'événement le plus important de sa carrière sans évoquer une image de Macdonogh regardant sous la table. »

Après que Macdonogh eut résumé les derniers renseignements sur les mouvements de l'ennemi et que Wilson eut exposé les intentions de Sir John French pour les jours suivants, Franchet d'Esperey proposa une offensive combinée, commençant le 6 septembre et impliquant les Britanniques ainsi que les 5e et 6e armées françaises. Selon celle-ci, la 6e armée avancerait le long de la rive nord de la Marne en direction de Château-Thierry (l'option nord) et sa propre armée s'arrêterait lorsqu'elle

atteindrait la ligne Sézanne-Provins, ferait demi-tour et attaquerait la 2^e armée allemande. Pour que le plan réussisse, les Britanniques devront combler le vide entre les deux armées et suivre leur rythme. Il leur montra alors le télégramme qu'il venait de recevoir de Joffre et leur dit qu'il allait répondre que son armée était prête à prendre l'offensive. Après avoir brièvement discuté de la manière dont les mouvements des trois armées pourraient être coordonnés et comment la 6^e armée pourrait soutenir fermement l'aile gauche britannique, la réunion prit fin et ils retournèrent sur la place ensoleillée. Franchet d'Esperey dicta alors une lettre à Joffre exposant le plan, ajoutant que son armée pourrait combattre le 6 bien qu'elle ne soit pas dans un état brillant. Celle-ci fut donnée au commandant Maurin pour qu'il l'emmène sans délai au GQG. En fin d'après-midi, deux accords provisoires avaient donc été rédigés pour l'offensive, dont aucun n'était connu des deux commandants en chef et qui différaient l'un de l'autre à la fois par l'étendue (le plan Galliéni-Murray ne prévoyait pas de 5^e armée) et par la position de la 6^e armée (l'option sud dans le plan Galliéni-Murray et l'option nord dans le plan Franchet d'Esperey-Wilson).

Pendant ce temps, Joffre avait passé la longue et chaude après-midi à son quartier général, à l'école de Bar-sur-Aube, à attendre patiemment que Franchet d'Esperey réponde à son télégramme. Pendant des heures, sa silhouette massive et sombre resta perdue dans ses pensées, sans être dérangée par son personnel, alternativement assis dans la cour de l'école à l'ombre profonde d'un énorme frêne pleureur ou à califourchon sur une chaise dans son bureau spartiate et à peine meublé, fixant intensément la carte de situation accrochée au mur.³¹ Alors que le crépuscule commençait à tomber et que la chaleur torride s'apaisait lentement, Il rappela ses officiers supérieurs afin de repasser sur le terrain. En réponse à l'argument persuasif de Berthelot en faveur d'un léger délai, et en l'absence de nouvelles de Franchet d'Esperey, il décida d'attendre jusqu'au 7 pour laisser le temps aux mouvements de troupes d'être terminés et de prendre les dispositions nécessaires avec les Britanniques. Après son départ pour commencer à rédiger les avant-postes, Gamelin se retire dans son appartement privé du château Le Jard, modeste maison de campagne située à la périphérie de la ville, prêtée à l'armée par son propriétaire, un avocat parisien, M. Tassin. Là, en début de soirée, un peu avant son heure habituelle, il s'assit pour dîner avec ses officiers supérieurs d'état-major et avec plusieurs invités, dont le major Clive (officier de liaison britannique auprès du GQG) et deux officiers japonais en visite, dont aucun ne semblait comprendre un mot de français. Avant que le repas fut interrompu par l'entrée soudaine du commandant Maurin, qui était arrivé de Bray avec la réponse tant attendue de Franchet d'Esperey.

Maintenant que la 5^e armée était prête, l'attaque pouvait avoir lieu presque immédiatement. Cependant, l'existence de ce plan, qui différait considérablement du sien, plaça Joffre dans une situation difficile. Devait-il s'en tenir au plan que Gamelin et son état-major étaient en train d'élaborer à ce moment-là (une date de début le 7 septembre et l'option sud pour le mouvement de la 6^e armée) ou devait-il le remplacer par la version de Franchet d'Esperey (une date de début de la 6^e et l'option nord pour la 6^e armée) ? Après une brève délibération, il accepta les deux suggestions de Franchet d'Esperey et dit à Gamelin de modifier les plans en conséquence. Dès que le repas fut terminé, il retourna à son bureau où, avec Gamelin et Berthelot, il mit la dernière main aux commandes qu'ils avaient rédigées. Finalement, à 22h00, il signe l'ordre général n° 6, l'ordre pour la bataille de la Marne. Celui-ci était envoyé au moyen d'un télégramme chiffré aux armées impliquées et, en même temps, une confirmation écrite leur était envoyée par des officiers d'état-major dans des voitures.